

# entretiens avec...

## Théophile Obenga

*« Jusqu'ici, l'histoire a voulu s'enseigner comme passé, mais avec la Nouvelle Histoire, l'histoire entend éveiller; elle devient une maïeutique (1) à fonction universelle, se servant des patrimoines culturels pour surmonter les hésitations de l'histoire "classique" et lier en une seule gerbe, investie de tout le passé, le grand courant de l'Évolution de l'Humanité. Il y a une idée de l'Infini au cœur de la Nouvelle Histoire » (2).*

Théophile Obenga, professeur à l'Université Marien Ngouabi, a successivement été directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Brazzaville, secrétaire général de l'Université de Brazzaville, ministre des Affaires Etrangères de la République Populaire du Congo. Il est membre de plusieurs sociétés savantes, en particulier du Comité scientifique international pour la Rédaction de l'Histoire générale de l'Afrique (projet Unesco), et auteur des ouvrages suivants : «l'Afrique dans l'Antiquité», «l'Afrique centrale précoloniale», «la Cuvette congolaise» (les hommes et les structures) (3), «le Zaïre», ainsi qu'un livre de poèmes : «Stèles pour l'avenir» (4). Il vient de publier à Présence Africaine : «Pour une nouvelle histoire». A ce propos, il a bien voulu répondre à nos questions.

*Monsieur le Ministre, lorsque l'on pense à vous, vient également à l'esprit le nom du Pr. Cheikh Anta Diop, auquel sont liées vos conceptions historiques, soit les relations de l'Afrique avec l'E-*

*gypte pharaonique. Pourriez-vous nous faire connaître, à travers vos œuvres, l'évolution de votre pensée scientifique, avant d'en arriver au dernier ouvrage que vous venez de publier ?*

Je voudrais tout d'abord vous remercier, pour le travail d'information culturelle que vous faites en direction de l'Afrique, avec la belle revue, «Recherche, Pédagogie et Culture», qui est très estimée, très appréciée. Nous avons eu nous-mêmes l'honneur d'y avoir des livres recensés plusieurs fois.

Pour en revenir à la question posée, mes rapports avec Cheikh Anta Diop, je dois dire que je suis un de ses collaborateurs, un de ses disciples. Il n'y a pas de distances entre lui et moi concernant la culture africaine et il n'y a même pas

d'égalité, en ce sens que je subis davantage son influence que lui subit la mienne.

Le problème des rapports, des relations de l'Afrique avec l'Egypte pharaonique est un point de l'histoire africaine et, donc, un point de l'histoire de l'humanité, car, en étudiant l'histoire de l'Afrique, surtout dans les périodes antiques, on se rend compte que l'Egypte ancienne, pharaonique et de la vallée du Nil, fait partie du monde culturel noir dans son ensemble. Des rapports ont existé sur le plan anthropologique, linguistique, culturel et géographique, cela va de soi ; l'Egypte est en Afrique.

Mais il y avait trop de préjugés, autour du débat, parce que les égyptologues ont isolé cette vallée du Nil du reste de l'Afrique. Toutefois, c'est un isolement arbitraire ; il n'a été justifié ni scientifiquement, ni techniquement, ni culturellement. On a voulu intégrer l'Egypte ancienne au monde oriental. Les africanistes, de leur côté, ayant des difficultés techniques, ne connaissaient

(1) maïeutique : dans la philosophie socratique, art de faire découvrir à l'interlocuteur, par une série de questions, les vérités qu'il porte en lui.

(2) Théophile OBENGA, *Pour une nouvelle Histoire*, Présence Africaine, Paris, 1980, p. 88.

(3) cf. *Recherche, Pédagogie et Culture*, vol. V, n° 28, p. 70.

pas l'égyptien ancien, les hiéroglyphes, etc. Ils ont donc eu de la difficulté à s'informer directement. Ils s'en sont tenus à l'autorité des égyptologues qui ne connaissent pas davantage le reste de l'Afrique que les africanistes ne connaissent les civilisations de la vallée du Nil de l'intérieur.

Ces difficultés techniques, ajoutées aux préjugés, en ont fait un sujet tabou. Mais il n'est pas tabou en soi ; il est tabou parce que les égyptologues travaillent en tournant le dos au reste de l'Afrique noire et aux africanistes européens, et même africains, en excluant de leur champ d'activité scientifique l'Égypte ancienne. Or, il se trouve que Cheikh Anta Diop est africain, qu'il est égyptologue et qu'il a fait le lien facilement. On a cru à un miracle culturel. En fait, ce n'est pas un miracle culturel : il suffit qu'un égyptologue s'intéresse au reste de la culture africaine, il trouverait des liens patents. Il suffit qu'un linguiste soit un peu généraliste — je parle de linguistique comparative —, qu'il connaisse l'égyptien ancien, le copte, et qu'il connaisse les langues africaines. Il va établir le lien de lui-même. Mais, en dehors des difficultés techniques, les préjugés scientifiques sont tenaces. Il y a aussi l'idéologie, issue de la conception que l'on s'est faite du monde noir.

L'Égypte est quand même une civilisation splendide : les sphinx, les temples, les hiéroglyphes, on ne peut pas attribuer cela aux Noirs que nous connaissons — tout le monde connaît les images... d'Epinal —. Finalement, Cheikh Anta Diop a créé tout un courant culturel, tout un courant de pensée scientifique en Afrique noire, et nous sommes heureux d'appartenir à ce courant scientifique qui, d'abord, est exigeant, parce qu'il demande la maîtrise de beaucoup de disciplines. Puisque nous voulons servir la vérité, simplement humaine, nous sommes contraints à cette honnêteté intellectuelle.

Voilà ce qui caractérise en gros la pensée de Cheikh Anta Diop : s'ouvrir le plus possible et le plus largement possible à tout ce qui peut aider à résoudre un problème. Avec un énorme travail personnel, il n'y a pas de sujet tabou. Même si l'on n'est pas égyptologue, on peut toujours se rendre là où cette science est enseignée.

On a des hypothèses de travail : si elles se révèlent fausses, on les abandonne ; si elles se révèlent justes, on n'a pas le droit de les abandonner

parce que la majorité, voire le monde scientifique, est contre vous. Il faut donc un grand courage moral et une grande honnêteté intellectuelle. C'est cela qui caractérise fondamentalement le courant scientifique, le courant de réflexion, le courant culturel déblayé, élaboré à l'époque et élargi par Cheikh Anta Diop et ses collaborateurs.

*Estimez-vous que le livre de Cheikh Anta Diop : « Parenté génétique de l'Égyptien pharaonique et des langues négro-africaines » (5), représente le dernier état de la question, ou y a-t-il eu, depuis 1977, des progrès dans ce domaine ?*

Nous avons eu un colloque au Caire en janvier-février 1974, sous l'égide de l'Unesco, et ce colloque portait sur le peuplement de l'Égypte ancienne. On y trouve l'aspect anthropologique, biologique, culturel et bien d'autres. On y a discuté de ce problème de la parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines modernes. Cheikh Anta Diop avait fait un exposé magistral que j'avais appuyé de mon mieux à l'époque. Les résultats ont été publiés par l'Unesco. Il s'est dégagé un consensus sur ce point précis et je peux citer l'accord d'un égyptologue de grand renom, grammairien, malheureusement disparu, le professeur Serge Sonneron. Pour lui, il était clair — il l'a dit au Caire — que l'égyptien n'est pas une langue sémitique, et qu'il était arbitraire d'inclure l'égyptien pharaonique, le copte, dans la grande famille sémitique. Venant de sa part, ce n'était pas une assertion lancée à la légère. Il a suggéré, toujours au colloque du Caire, qu'il fallait trouver des cousins linguistiques à l'égyptien ancien, mais en Afrique. Le mot est exactement de lui, il s'agit bien de parenté et l'expression employée n'était pas une boutade. C'était un savant très sérieux, très compétent, et il connaissait très bien la langue égyptienne pharaonique et même son évolution ptolémaïque (6), la plus compliquée. C'est après ce colloque, qui avait recommandé expressément d'établir des liens entre l'égyptien ancien et les langues négro-africaines, que Cheikh Anta Diop a écrit en 1977 : **la Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines modernes.**

(4) cf. *Recherche, Pédagogie et Culture*, vol. VII, n° 41/42, p. 70.

(5) *Nouvelles Editions Africaines, Ifan, Dakar, 1977.*

(6) *ptolémaïque : relatif à la dynastie des Ptolémées rois d'Égypte (305-30 AJc).*

Certains de ses collaborateurs ont également des travaux en préparation dans ce domaine bien précis de la linguistique comparative. Je crois que, pour le moment, le dernier état de la question est effectivement le livre de Cheikh Anta Diop.

*Et vous-même, avez-vous quelque chose en préparation sur ce sujet ?*

Oui, aussi. Je couvre l'ensemble de l'Afrique noire. Il y a d'abord eu beaucoup de recherches qui ont été faites en linguistique africaine et l'on a décrit à peu près toutes les familles de langues. Il est possible de faire plus : opérer une nouvelle classification des langues africaines, grâce à l'égyptien ancien, par la méthode de comparaison inductive.

*Je crois qu'il serait intéressant, un jour, de faire le point des travaux en linguistique comparative.*

J'en avais discuté avec le professeur Benveniste au Collège de France, en lui demandant s'il pensait applicable aux langues africaines, réputées sans écriture et dites primitives, la méthode qu'il employait pour l'indo-européen. Il avait dit que cette méthode était applicable à toute réalité linguistique, aussi bien à l'indo-européen qu'aux langues sémitiques. En Amérique, Bloomfield l'avait utilisée pour l'étude des langues natives de l'Amérique et il disait qu'il n'y avait pas de raison scientifique valable pour ne pas l'utiliser. Evidemment, si on l'applique, on doit le faire correctement, connaître les principes majeurs de cette linguistique. Or, souvent, les linguistes africains ou africanistes ne sont pas du tout comparatistes, ils décrivent une langue, son aspect phonologique, morphologique et lexicologique. Ils ne font pas de linguistique générale. Or, une science ne peut vraiment avancer s'il n'y a pas de généralistes. Même ici, en France, les comparatistes ne courent par les rues. Le professeur Benveniste est mort et il n'a pas eu de remplaçant au Collège de France, pour l'indo-européen.

*Il est vrai que, même dans d'autres domaines, les études comparatives ne sont pas toujours très développées en France.*

Or, les Allemands sont très comparatistes. Le professeur Meyer, élève de Mlle Humburger, était un grand compa-

ratiste. Les Américains, surtout à Washington, ont une belle équipe d'indo-européanistes. Ici, on étudie souvent les langues romanes, ou le français du moyen âge par rapport au français moderne, mais la recherche n'est pas bien diffusée. Les connaissances existent, bien sûr.

*Où en êtes-vous de vos travaux ?*

Nous avons déjà plus de 500 pages élaborées. J'ai d'abord exposé la méthode rapidement, puisque je sais qu'on ne la connaît pas et, ensuite, j'ai décrit le matériel que je pouvais comparer, en égyptien ancien, en copte et en langues africaines. Puis, j'ai comparé, c'est là l'intérêt, la morphologie, les correspondances phonétiques, le lexique (sur les mots qu'une langue ne peut pas emprunter à une autre langue), de l'égyptien ancien et des langues négro-africaines. Les résultats sont probants et une comparaison faite avec le berbère, le sémitique, l'acadien, l'arabe, le syriaque, l'araméen, l'hébreu, le phénicien et l'égyptien ancien ne donne rien, du point de vue phonologique, morphologique et lexicologique.

*Pensez-vous qu'une réunion rassemblant les spécialistes intéressés pourrait contribuer à mieux cerner le problème ?*

Oui, ce serait un point capital. Je n'ai pas les moyens matériels de le faire, mais si un organisme international, un centre de recherche, ou toute autre institution, organisait une pareille rencontre, nous pourrions rassembler des jeunes chercheurs africains, préparer très sérieusement cette réunion et exposer les résultats déjà acquis dans ce domaine bien précis, celui de la parenté historique entre l'égyptien ancien pharaonique, qui est une langue morte, le copte, qui est l'égyptien évolué, et le reste des langues vivantes ou mortes des peuples africains, cela à l'échelle du continent.

*Arrivez-vous aux mêmes conclusions pour les langues sahéliennes que pour les langues bantou ?*

Exactement les mêmes. Au point de vue de la grammaire, de la morphologie, des sons, des consonnes, c'est fantastique, en éliminant, bien sûr, tous les emprunts. Du reste, pour qu'il y ait emprunt, il faut qu'il y ait eu contact histo-



rique et, dans la plupart des cas, il n'y en a pas eu. Il n'y a jamais eu de contact par exemple entre le wolof et ma langue. La conclusion qu'on en tire, c'est qu'une seule langue existait autrefois et qu'elle a évolué, comme les langues européennes.

Quand vous avez par exemple «main», et puis «mano», et puis en latin «manus», etc., que ce soit le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, le roumain, on voit que l'origine est la même. Nous pouvons arriver, en Afrique, grâce à l'égyptien ancien, à reconstruire — c'est cela qui est intéressant en linguistique comparative — l'ancêtre commun hypothétique. Exactement comme l'indo-européen est hypothétique. Voilà pourquoi on parle de parenté génétique de toutes les langues qui en découlent et qui sont devenues parfois incompréhensibles entre elles. Le français est visiblement apparenté à l'espagnol, mais, aujourd'hui, quand un français parle ou qu'un espagnol parle, ils ne s'entendent pas. Pourtant, ces langues sont issues, il n'y a pas si longtemps, du latin. Mais, à un moment donné, l'évolution arrive à distancer les langues et les langues arrivent à changer, à évoluer, tout en gardant l'image ancestrale.

*Pouvez-vous me donner, de même que vous le faites pour «manus», un exemple copte apparenté à votre langue ?*

Oui, je peux le donner, parce que je l'ai beaucoup étudié. Voici un exemple bien précis : le mot «venir» en français. Quand je dis : «je viens», «tu venais», «nous viendrons», quelles que soient les modifications qu'il subit, c'est un verbe

qui n'a pas changé depuis son origine latine. C'est typique. Il est impensable qu'une langue emprunte à une autre un verbe comme «venir». Les chances sont nulles. Or, en égyptien ancien, venir se dit «ii». Le copte, égyptien de la période byzantine, n'a pas inventé un autre mot. La langue a fait des emprunts au grec, par exemple, mais elle n'a pas cru nécessaire d'emprunter le verbe «venir» au grec ou à la langue sémitique; la chance est que le copte soit écrit avec l'alphabet grec. Or, l'alphabet grec a des voyelles et des consonnes, et on écrit comme ceci : «eia» ou «éié». Dans ma langue, le verbe commence par un i, qui marque l'infinitif, mais c'est le radical qui compte.

*Votre langue qui est ?*

Le Mboshi, dans la cuvette congolaise. C'est le radical qui compte et non la marque de l'infinitif. Et j'ai : «ia», «venir». On peut demander à tous les Mboshis, c'est leur langue. Je ne peux pas imposer un mot.

*Pour en venir à l'ouvrage que vous venez de publier, pourriez-vous définir, pour ceux d'entre nous qui n'en seraient pas avertis, les positions de la nouvelle histoire ?*

C'est une question intéressante, parce que la nouvelle Histoire, surtout dans le courant culturel parisien par exemple, est l'étude de ce qu'on a oublié jusque-là. Ce n'est pas l'étude des rois, des grands personnages historiques ou l'étude événementielle, comme on dit, mais l'histoire des révoltes, des peuples, des fêtes, des anniversaires, des mentalités collectives, l'histoire érotique, enfin tout ce qu'on a laissé un peu pour compte autrefois. Et les historiens tiennent désormais compte de ces aspects pour mieux connaître les mentalités : là, c'est le serrurier, l'enfant au moyen âge, les jeux du moyen âge. On renouvelle l'étude de l'histoire.

*Par l'introduction de la sociologie et des sciences humaines ?*

Ce que nous appelons la nouvelle Histoire a un autre contenu. Nous devons maintenant décrire le vécu, certes. Mais par nouvelle Histoire, nous entendons encore autre chose, c'est-à-dire l'éclatement même du cloisonnement en his-



toire. On étudiait à partir de son horizon natif, mais on n'avait pas toujours une vue panoramique. Or, nous avons les problèmes de faim dans le monde, de guerre nucléaire, de misère, de pauvreté, de dialogue nord-sud, auxquels s'appliquent plusieurs discours : politique, diplomatique, scientifique. Jusqu'ici, il semble qu'il n'y ait pas eu de discours historique. En proposant dans ce nouvel ouvrage un discours historique, devant les malheurs du siècle, devant les problèmes collectifs, j'arrive d'abord à retrouver l'unité de l'espèce humaine. Le discours, dans le domaine de l'histoire, devient un discours utopique, un discours non situé. Parce que, s'il se situe quelque part, il devient discours politique, avec toute l'hypocrisie habituelle.

*Donc, vous ne vous situez pas en tant qu'historien d'Afrique Centrale ; vous vous situez en tant qu'historien universaliste...*

Voilà. Et l'on arrive à avoir une vue panoramique qui amène à lire les autres civilisations culturelles du monde, les autres legs culturels, et à essayer de les interroger dans leur essentialité.

Avec un discours situé, on accroît l'égoïsme et on complique davantage la situation. Les égoïsmes se renforcent, ainsi que les hypocrisies, les haines, les fureurs, etc. On en arrive à dire que le monde est rompu, éclaté. Il y a des titres qui l'indiquent : l'Afrique est désespérée ! Le pillage du tiers-monde ! Le sous-développement ne fait qu'empirer ! Peut-être faut-il montrer aux vivants qu'ils sont «un» dans leur diversité et que leur malheur est collectif. Il faut qu'ils essaient de conquérir sérieusement d'autres valeurs et la nouvelle Histoire montre ces valeurs, telles que la fraternité, l'accueil.

*Vous construisez la deuxième partie de votre livre autour des patrimoines culturels de l'humanité : le patrimoine préhis-*

*torique, oriental, européen, négro-africain, précolombien. Dans l'esprit de beaucoup de gens, qui croient à une hiérarchie des cultures, l'apport asiatique est beaucoup plus considérable que celui de l'Afrique. Quels sont vos arguments pour défendre l'histoire de l'Afrique, et prouver son influence sur l'humanité ?*

Bien sûr, une interrogation dans ce domaine permet de ne pas instaurer de hiérarchie entre les cultures. On connaît peut-être bien moins l'histoire de l'Afrique et ses apports. De ce fait, cette ignorance nous amène à hiérarchiser. Mais l'histoire de l'Afrique commence à s'étudier et l'on verra que, d'abord, on arrive à rétablir cette histoire dans toute son évolution. On voit que l'homme est né en Afrique, par exemple. L'Afrique est le berceau de l'humanité, et l'apport de l'Afrique à l'humanité, c'est l'homme lui-même. On n'a pas meilleur apport. Si l'on voulait hiérarchiser, l'Afrique apporterait plus que tous les continents jusqu'ici. Or, comme je le disais, on n'a pas beaucoup étudié son

histoire ; par conséquent, elle ne nous éduque pas. Ce qui nous éduque, c'est l'histoire occidentale, nous la connaissons, c'est plus simple de s'en tenir à ce qu'on connaît. On ne connaît pas encore l'histoire de l'Afrique, donc elle n'est pas encore fonctionnelle. Quand on la connaîtra davantage, quand il y aura des débats sur tel ou tel de ses aspects, elle nourrira notre culture comme tous les autres apports. Elle fait partie du patrimoine culturel de l'humanité, même si nous ne la connaissons pas à fond, comme d'autres, parce qu'elle a été moins étudiée par moins de chercheurs, que moins d'historiens l'ont abordée. En étudiant l'histoire de l'Afrique, on la fait connaître à l'humanité et, du même coup, l'histoire de l'humanité se modifie aussi en intégrant un héritage qui était, jusque-là, banni. Elle-même se rectifie, si vous voulez. Elle devient beaucoup plus large qu'elle ne l'était. C'est aussi la nouvelle histoire qui modifie, au niveau du travail, la conception de l'histoire universelle.

*Est-ce que vous croyez au dialogue des civilisations, des cultures, sans qu'il y ait appropriation ou domination de l'une par l'autre ?*

J'adhère à l'idée de dialogue des civilisations jusqu'à un certain point seulement ; c'est-à-dire dans la mesure où l'on arrive à jeter un regard plus ou moins planétaire sur le monde.

En ce sens, on peut dialoguer. Mais on dialogue pourquoi ? C'est cela qui n'est pas dit. De toute façon, les civilisations ont toujours dialogué. La civilisation arabe, au moyen âge, a dialogué avec la civilisation occidentale médiévale. Pour la poudre, pour l'imprimerie, il y a eu des dialogues, que vous le vouliez ou non. Donc, un dialogue, pourquoi ? C'est cela qui n'est pas posé. Or, la nouvelle histoire ne propose pas le dialogue entre les civilisations. C'est un discours trop limité. Elle va au-delà et explique pourquoi on dialoguerait éventuellement. L'historien est un homme parmi les hommes, mais il a la chance au moins de pouvoir lire très attentivement l'évolution de l'humanité. Et, à ce point précis, et devant les problèmes contemporains, l'historien dit que nous avons besoin d'une mutation, c'est-à-dire d'abandonner nos hypocrisies au niveau du traitement des affaires internationales, pour reconstruire une nouvelle humanité, et cela au nom de la fraternité, de l'accueil humain, qui ne sont pas encore des conquêtes faciles.

*Au fond, nous terminons sur une note optimiste, parce que vous donnez un sens futuriste à l'histoire, qui était passiste.*

C'est exactement cela. Tous doivent se sentir concernés dans cette construction, les ouvriers, les prêtres, les hommes politiques, les diplomates, les scientifiques, les journalistes qui informent quotidiennement l'opinion internationale, les poètes, les musiciens, les jeunes, les hommes, les femmes de tous continents. On montre que la fraternité est faisable. On va vers l'utopie, peu importe ! Il faut une nouvelle pédagogie.

...

## Tchichelle Tchivela

**La littérature congolaise s'affirme aujourd'hui comme une littérature originale profondément enracinée dans l'humus national. Des œuvres, anciennes et nouvelles, dont le dénominateur commun semble être, pourrait-on dire, la critique sociale ou, pour reprendre l'expression de R. et A. Chemain, le «réalisme critique», contribuent plus efficacement chaque jour à élargir ses dimensions et à l'imposer à l'attention du monde.**

**Avec son premier livre, «Longue est la nuit», que vient de publier Hatier dans sa nouvelle collection «Monde noir», Tchichellé Tchivela, qui est né en 1940 à Pointe-Noire et a fait en France des études de médecine tropicale, de pédiatrie et de santé publique, nous offre un recueil de courts récits au langage corrosif, au ton âpre, mais où perce par moments quelque lueur d'espérance.**

**C'est de son livre, de sa conception de la littérature et de ses projets littéraires qu'il nous entretient ici.**

gie. L'éducation renforce les préjugés ? L'éducation peut aussi les bousculer.

*Voici donc une note prospective qui incite à la confiance.*

Voilà pourquoi nous avons interrogé très rapidement tous les patrimoines culturels de l'humanité pour arriver à un discours autre que le discours passiste, à un discours qui montre aux hommes que d'autres conquêtes restent à faire.

*Propos recueillis par  
Denyse de Saivre*

*Vous êtes médecin. Vous venez de publier non pas un traité médical, mais un recueil de nouvelles qui est votre premier livre. Qu'est-ce qui vous a amené à la littérature ?*

Je dois préciser qu'avant de m'inscrire en médecine en France, j'avais poursuivi au Congo des études secondaires dites classiques, jusqu'à l'obtention du bac «philo». En d'autres termes, j'ai longtemps fréquenté les grands auteurs français et, depuis, je n'ai pas cessé de lire. La littérature est donc une vieille amie.

Cependant, ce n'est qu'après avoir lu en 1970 mon premier roman africain, en l'occurrence *L'enfant Noir* du regretté Camara Laye, que j'ai eu envie de devenir écrivain. Me sentant concerné par son récit, dont la lecture m'avait vivement intéressé, j'ai songé à réunir mes souvenirs pour réécrire un autre «enfant noir» qui s'appellerait Tchichelle. Ce roman n'a jamais vu le jour car, entre temps, j'avais décidé de ne jamais parler de moi ni de mes proches dans mes œuvres de fiction.

*Peut-on considérer Camara Laye comme votre maître ?*

Non, Camara Laye n'est pas mon maître. Je lui dois seulement d'avoir découvert ce qu'on me permettra d'appeler ma vocation littéraire. Voilà pour quoi, en guise de reconnaissance, je parlerai de lui chaque fois que je raconterai les conditions de mes débuts littéraires. Paix à son âme !

*Mais pourquoi des «nouvelles» et non pas un roman, alors que la «nouvelle» est aujourd'hui l'objet d'une désaffection générale ?*

Je ne pense pas que la nouvelle souffre d'une désaffection générale en Afrique. En tout cas, c'est pour participer à un concours littéraire organisé par le bimensuel **Afric Asia**, et prévu pour 1972, que j'ai écrit ma première nouvelle. Finalement, ce concours n'a plus eu lieu, mais j'ai continué à écrire d'autres courts récits.

Cela dit, j'espère écrire aussi et surtout des romans.

*Vous reconnaissez tout de même que la «nouvelle», du moins telle qu'elle se pratique en France, est un genre difficile. En avez-vous une conception particulière ?*

Je ne sais pas s'il existe des genres littéraires plus faciles que les autres. En tout cas, il me semble moins difficile d'écrire une nouvelle que de la définir d'une manière complète et satisfaisante. La brièveté, unanimement reconnue comme un trait caractéristique de ce genre, reste malgré tout un critère très relatif, pour ne pas dire subjectif. Si bien qu'on est obligé de parler de «court roman» ou de «longue nouvelle» pour désigner des ouvrages comme **Le chant du Lac**, **Le Mandat** et **La Vraie vie de Domingos Xavier**.

En tout état de cause, je ne conçois pas la nouvelle comme un genre hermétique, régi par des lois immuables, et auxquelles tous les écrivains de tous les pays et de tous les temps devront toujours se plier. L'histoire de la nouvelle nous apprend en effet qu'il est vain de s'obstiner à corseter ce genre et à l'opposer à tout prix au roman. La forme de la nouvelle, qui la caractérise mieux que sa longueur, n'a pas encore livré tous ses secrets ; voilà pourquoi je souhaite que l'Afrique forge sa propre nouvelle, comme l'ont fait l'Europe, l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud.

Quant au recueil de nouvelles, je ne le conçois pas comme un fourre-tout de récits autonomes, réunis là par le hasard de la publication. Non, un recueil de nouvelles doit être un livre doté d'une unité thématique, métaphorique et structurelle, comprenant des récits qui, comme les chapitres d'un roman, représentent des éclairages différents d'un même sujet et sont, de ce fait, intimement liés les uns aux autres. Mais je préfère m'arrêter, car conception n'est pas œuvre et **Longue est la Nuit**, qui ne contient pas tous les récits de mon manuscrit, n'est certainement pas une illustration probante de tout ce que je viens d'exposer.

*A lire votre livre, il s'en dégage une atmosphère assez sombre où la fatalité, l'échec, la mort semblent l'emporter sur l'espoir, la réussite, la vie. Pourquoi un tel pessimisme ?*

L'échec est en effet le thème central de chacune de mes nouvelles qui sont, je le reconnais, plutôt amères et sombres. Mais doit-on pour autant conclure au pessimisme ? La première et la dernière phrases de mon livre indiquent au contraire que je suis optimiste. En effet, comme la structure de la plupart de mes récits le démontre, tout commence la nuit et finit le jour, souvent à l'aube, avec le soleil qui symbolise l'espoir et la liberté.

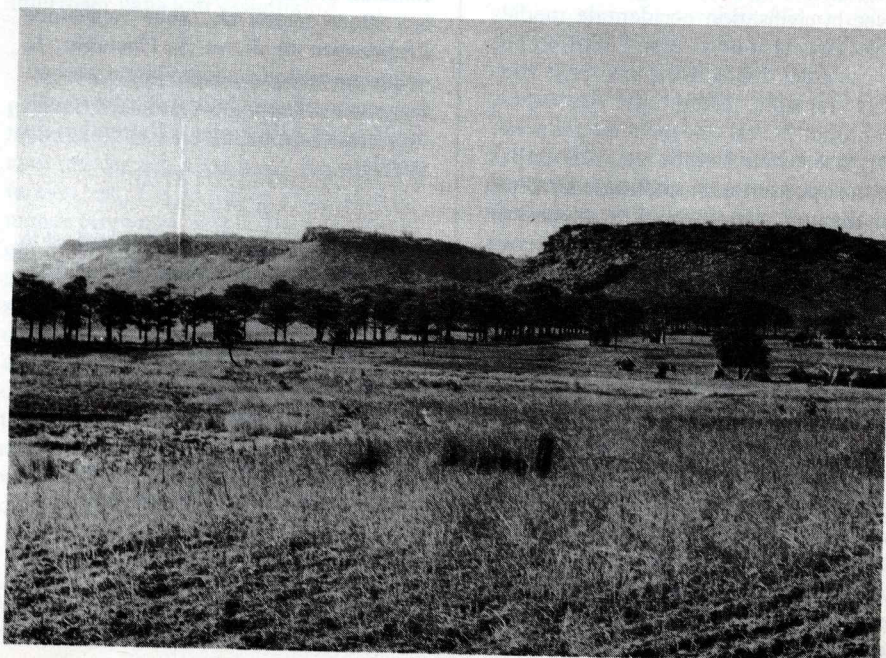
*Pourquoi donc avez-vous intitulé votre livre «Longue est la Nuit» ?*

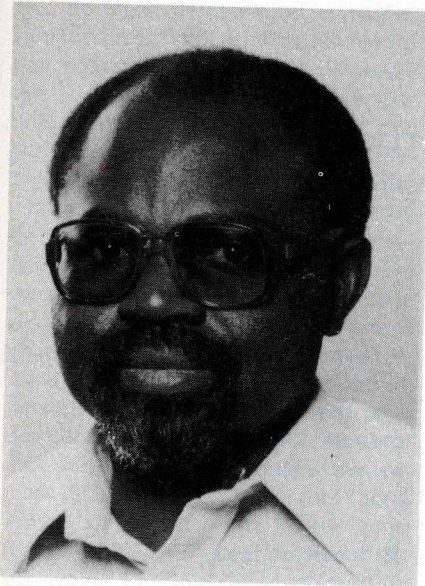
A vrai dire, ce titre m'a été inspiré par un proverbe peuhl qui dit ceci : «Si longue que soit la nuit, le jour viendra». Autrement dit, mon ouvrage comporte deux aspects fondamentaux. D'un côté il montre les maux dont souffre actuellement l'Afrique, et qui expliquent pourquoi elle n'est pas sortie de la nuit en accédant à l'indépendance ; de l'autre il suggère ce que nous, cadres africains, devrions faire ou éviter, afin que demain soit une longue saison de soleil en Afrique.

J'ajoute que mon livre exprime partiellement une pensée générale qui le dépasse et lui donne sa signification profonde, et que mes prochains ouvrages continueront d'illustrer, chacun à sa manière.

*Le «sexe» semble occuper une grande place dans votre livre. Ce «sexualisme» est-il commandé par les sujets que vous traitez, ou bien a-t-il un rôle à jouer dans le ressort des intrigues que vous menez ?*

Voilà que vous m'obligez à exposer la pensée générale à laquelle je faisais allusion tout à l'heure, et dont j'aurais souhaité que mes lecteurs fassent eux-mêmes la découverte. Eh bien, allons-y ! A mon avis, la démission des cadres africains, caractérisée notamment par leur goût excessif pour les plaisirs de la vie, explique la déception et la misère des masses populaires et, en grande partie, la médiocrité de la condition africaine en général. Parmi ces plaisirs de la vie, ces «inutiles que ne sont qu'agréables», pour reprendre l'expression d'un philosophe français, la luxure occupe une place importante.





A vrai dire, elle fait partie de ces nombreuses faiblesses que j'ai décrites dans mon livre, et que nous devons vaincre en nous, afin que l'Afrique des indépendances ne soit plus ce qu'elle est restée depuis vingt ans : un vaste grenier à rêves.

*Vous faites souvent allusion aux musiciens zaïrois et congolais. Quels sont vos rapports avec la musique africaine ?*

Je vous remercie de me poser cette question. Voyez-vous, si la littérature est une vieille amie, la musique est pour moi une nourrice. C'est peu dire qu'elle me tient à cœur : je l'ai pratiquée comme guitariste dans un petit orchestre d'étudiants. Mais je ne me considère pas pour autant comme un musicien, pour ne pas discréditer un métier respectable, difficile, mais source de joies incomparables.

Quant à l'influence de la musique africaine sur mon œuvre, sachez que je m'exerce à écrire des phrases musicales, que je dois le nom de ma république de Tongwétani à une chanson de l'orchestre «Bella-Mambo», qui s'intitulait : «Tongo étani». Sachez aussi que le poème qui ouvre «Sang et Sanglots» m'a été inspiré par la chanson «Buboté mona pélé» du soliste Passy Mermans. Mais d'autres raisons, plus artistiques, expliquent l'attrait que la musique exerce sur l'écrivain que je souhaite devenir.

Voyez-vous, les musiciens africains, dont très peu possèdent une formation musicale solide, réussissent chaque jour ce que leurs compatriotes écrivains ne parviennent que rarement à faire avec les langues européennes : créer avec des instruments non africains une musique

authentiquement africaine. Pourtant, la radio et la télévision aidant, ce ne sont pas les influences étrangères qui leur manquent. En outre, et pour ne parler que du Congo et du Zaïre, je pense que les écrivains congolais et zaïrois gagneront à s'inspirer de leurs compatriotes musiciens, dont certains sont d'authentiques poètes. En tout cas, je considère nos musiciens comme les précurseurs de la littérature en langues zaïroises et congolaises, je veux dire : de la littérature en lingala.

*On vous reprochera sans doute d'avoir écrit votre livre dans une langue populaire, finalement sans prétention littéraire aucune. Qu'en penseriez-vous ?*

Rien du tout, parce que je sais, à en juger par les témoignages déjà reçus, que ce ne serait pas l'avis de tout le monde. De toutes façons, c'est un faux problème. Aucune classe ne détient le monopole de la qualité littéraire, ni celui de la médiocrité. Et il en sera ainsi aussi longtemps que les règles du Beau ne seront ni universelles ni éternelles. Cela dit, je reconnais que ma langue est simple, sobre, accessible à tous. Je l'ai voulu ainsi parce que la simplicité seule est belle et puissante. En outre, m'adressant d'abord à des lecteurs dont très peu possèdent le niveau du bac, je n'allais pas leur infliger le style aliénant et mystificateur de ceux qui se soucient moins de se faire comprendre que de complexer les gens.

*Reconnaissez-vous tout de même que vous employez souvent des tournures familières propres aux africains ?*

Pourquoi le nierais-je et comment pourrait-il en être autrement ? Le propre du chat n'est-il pas de miauler et celui de l'Africain de s'exprimer en africain, même quand il utilise une langue non africaine ? S'il est vrai que j'ai alimenté ma langue des parlers et tournures populaires de l'Afrique, il faut aussi reconnaître que cette langue n'est pas pour autant du «petit nègre», qu'elle est éloignée aussi bien de la vulgarité que de la grandiloquence. Voyez-vous, je n'aspire pas à devenir un «authentique écrivain de langue française», comme on l'a dit de certains auteurs africains. Je pense même qu'il n'appartient pas au romancier africain d'apprendre le français à ses lecteurs par ses ouvrages. Ce qu'on attend de lui, c'est d'exprimer en une langue compréhensible

les problèmes et les luttes de son peuple, et, autant que faire se peut, de forger une expression négro-africaine authentique susceptible d'être comprise par presque tous les hommes. En tout cas, pour moi, s'exprimer en français ne signifie pas du tout se soumettre passivement à cette langue et rejeter le legs natif.

*«Longue est la Nuit» aurait pu s'appeler aussi «Scènes de la vie congolaise», car vous décrivez sans complaisance des situations dans lesquelles plus d'une personne se reconnaîtrait facilement. Ne craignez-vous pas des attaques violentes de la part de certains de vos lecteurs, ou alors que la censure s'abatte sur votre livre ?*

Publier, c'est se livrer. Je n'aurais pas publié **Longue est la Nuit**, du moins tel quel, si j'avais été certain que ce livre serait censuré ou qu'il me vaudrait des attaques violentes de certains lecteurs : je n'ai aucun goût pour la provocation. Mais, comme il est impossible de prévoir sûrement le sort d'un livre qui va paraître, je vais faire quelques mises au point, à toutes fins utiles.

**Longue est la Nuit** est un livre imaginaire qui parle de l'Afrique en général. Ce n'est pas un livre à clés. Les situations développées ne sont l'apanage d'aucun pays africain en particulier. Et ce n'est pas parce que je suis congolais qu'il faudrait en inférer que j'ai voulu décrire des «scènes de la vie congolaise». Si les noms des lieux et des personnages autorisent à le penser, c'est que l'écrivain négro-africain a plutôt tendance à forger son pseudonyme et à nommer ses créatures de fiction par référence à son propre contexte culturel, qui est souvent ethnique.

*Avez-vous des projets ? Si oui, quels sont-ils ?*

Je viens de finir un nouveau recueil de nouvelles. Tenez, pour revenir à la question précédente, je ne serais pas étonné qu'après l'avoir lu des gens colent à ma **république de Tongwétani** le nom d'un pays africain autre que le Congo. Evidemment, ce serait encore une erreur d'interprétation.

J'ai aussi des projets de romans. Mais je ne sais pas si j'aurai le temps de les écrire et la chance de les publier. Car je suis et je reste avant tout médecin.

*Propos recueillis par  
Mukala Kadima-Nzuji*